

L'ESSENTIEL, C'EST LA RELATION



JULIE GAGNÉ

Propos recueillis par Julie ROBERGE
Membre du comité de rédaction

Professeure de français langue seconde au Cégep Vanier, Julie GAGNÉ accompagne également les étudiants aux besoins particuliers dans leurs apprentissages. Quand la pandémie – et le confinement – a frappé, en mars 2020, son désir de rassurer ses étudiants a pris le dessus sur ses propres inquiétudes : il fallait rapidement trouver une façon d'accompagner les étudiants dans la poursuite de leurs apprentissages. Pour qu'elle nous parle de ses réflexions sur la diversité des façons d'apprendre et de l'importance de maintenir la relation, même à distance, *Pédagogie collégiale* l'a rencontrée.

JULIE ROBERGE :

On enseigne à distance depuis le mois de mars 2020. Quelle a été la plus grande difficulté ?

l'être le plus possible. Conséquemment, il fallait faire preuve d'ouverture, de créativité et de flexibilité pour accrocher les étudiants, surtout ceux qui étaient dépourvus de ressources technologiques.

JULIE GAGNÉ

Nous avons traversé une grande période d'incertitude parce qu'il a fallu revoir, rapidement, nos méthodes d'enseignement. J'ai dû réapprendre ma profession, réapprendre à enseigner, réapprendre à accompagner les étudiants aux besoins particuliers. Tous mes collègues, comme moi, devenaient de nouveaux profs. Nous avions alors un peu une posture d'étudiant : nos connaissances préalables ont été chamboulées. Rapidement, nous avons été contraints de nous familiariser avec de nouveaux outils afin de les enseigner aux étudiants. Comme professeurs, normalement, nous sommes en contrôle de la leçon, de son contenu et de son déroulement, mais, tout à coup, nous perdions le contrôle de l'environnement d'apprentissage. La classe, le présentiel, nous connaissions. Par contre, l'enseignement à distance, l'enseignement en ligne, c'était nouveau. Il fallait choisir, décoder de nouvelles ressources. Nous étions clairement en surcharge cognitive assez intense ! Il a donc fallu nous mettre dans une posture d'apprenants, ce qui nous a permis de développer de l'empathie pour nos étudiants. En étant soudainement placés dans une situation d'apprentissage authentique, nous nous sommes vite rendu compte, si nous l'avions oublié, qu'apprendre est un processus complexe. Les contraintes qui sont apparues – pensons aux contraintes technologiques ou à celles liées à l'environnement physique – nous ont permis de comprendre que l'étudiant n'est pas toujours disponible pour apprendre. Nous ne l'étions pas toujours, nous non plus, même si nous devions

Quelle est l'importance de connaître ses étudiants ?

JG : En mars, quand tout s'est arrêté, le vendredi 13, je connaissais mes étudiants. Je les avais vus en vrai ! Nous étions déjà à la huitième semaine de la session. J'avais une vision d'eux parce que je les connaissais déjà. Par contre, à l'automne, je savais que je ne les verrais qu'en ligne. J'ai donc opté pour des cours en ligne en mode synchrone. Je me suis demandé si j'allais être capable de bâtir une relation pédagogique signifiante avec mes étudiants. Je me suis longuement questionnée sur la façon de passer par-dessus la barrière de la distance, sur la manière d'établir la confiance nécessaire à l'apprentissage sur Microsoft Teams ou sur Zoom. Alors, j'ai essayé de concevoir des cours qui allaient laisser le plus d'espace possible aux étudiants, tout en leur montrant à quel point j'étais disponible pour eux.

Il n'y avait qu'un seul lieu de rencontre : l'écran. J'ai alors dû apprendre à connaître mes étudiants autrement. Dès le début de la session, j'ai sondé mes différents groupes pour savoir ce qu'ils avaient comme matériel à la maison. Une tablette ? Un ordinateur ? Un ordinateur partagé ? Un téléphone ? Ce sondage a fait ressortir une iniquité dans les ressources. J'ai donc su, dès le début du cours, que certains allaient avoir de la difficulté à suivre les cours synchrones par absence d'un réseau Internet digne de ce nom ou parce qu'avoir accès à des documents sur un téléphone n'est pas la même chose que d'y avoir accès sur un ordinateur ! Je me suis demandé comment j'allais faire pour que les



étudiants soient à l'aise de m'en parler parce que ce n'est pas toujours facile d'avouer avoir des ressources financières limitées. Cette iniquité devient tangible lorsque les étudiants ouvrent leur caméra...

Dès le premier cours, j'ai demandé à mes étudiants de faire une courte vidéo de présentation sur Flipgrid. J'ai eu la chance de les voir, de voir leur visage, de les connaître un peu à travers ce qu'ils ont eu envie de me raconter. Je leur ai aussi demandé de rédiger un texte pour accompagner la vidéo. Ce texte était peut-être un peu moins représentatif de leurs habiletés parce qu'ils pouvaient utiliser des traducteurs et des correcticiels en ligne, mais ça me permettait de faire des liens et de les connaître un peu, ce qui me paraissait essentiel. J'utilise ces informations-là pour faire des liens authentiques pendant la session. Par exemple, si un étudiant m'a dit jouer au football, je vais reparler de sa passion pour le sport lors d'un cours ou d'une rencontre. D'une certaine façon, je crois que ça les rassure de voir que je les connais, que je les reconnais. En ligne ou quand nous serons de retour en présentiel, je vais conserver l'étape de la vidéo de présentation, car cela m'aide à mieux connaître mes étudiants et à cibler leurs besoins dès le début de la session.

Au début de chaque rencontre synchrone, je prends le temps de saluer individuellement mes 40 étudiants lorsqu'ils se connectent. C'est important pour moi de créer un espace de prise de parole où ils se sentent à l'aise de s'exprimer. C'est la clé de l'apprentissage d'une langue seconde! Il est évident que je préfère voir leur visage quand je fais des rencontres de groupe, mais je ne les oblige pas à ouvrir leur caméra. Ils n'ont peut-être pas envie de le faire. Grâce à la vidéo qu'ils ont produite au début de la session, j'arrive à les reconnaître par la voix. Tout ça me permet de faire des évaluations où le contenu est plus personnel et en lien avec ce qu'ils sont et ce que nous avons fait en classe. Par le fait même, la rétroaction est également plus personnalisée. J'arrive donc à créer une relation authentique, même en ligne.

par l'enseignement en ligne. Je dois toujours les amener plus loin, leur donner le goût d'aller plus loin, d'utiliser la langue même si leur pratique n'est pas parfaite. Les étudiants doivent comprendre que cela va leur être utile dans leur vie professionnelle et personnelle. Ce n'est pas avec deux cours de 45 heures que je vais révolutionner l'enseignement et l'apprentissage d'une langue seconde, mais je veux révolutionner leur rapport au français, amener les étudiants à garder leur curiosité du français. Alors, il ne faut pas lever le nez sur les outils disponibles en ligne. Par exemple, je leur dis de ne pas utiliser Google Translate... parce que Word Reference est nettement supérieur! Je ne peux pas me mettre la tête dans le sable : ils ont accès à tous ces outils. Autant qu'ils apprennent à les utiliser correctement alors que je peux les aider à le faire. À quoi ça sert de leur demander d'apprendre par cœur la conjugaison des verbes? Ce n'est pas une situation authentique d'utilisation de la langue.

Cet automne, dans le cadre d'un projet avec Dialogue McGill, mon collègue Philippe Gagné et moi avons créé une activité de jumelage avec des aînés sur Zoom. Ce cours s'intitule *Jasons avec des francophones*. Nous souhaitons améliorer les compétences en français des étudiants en soins infirmiers pour qu'ils puissent offrir des soins en français. Les rencontres avec les étudiants et les aînés devaient avoir lieu «en vrai». Pour que ce soit une situation authentique, nous avons conçu des ateliers de discussion faciles à organiser en ligne, ce qui a été fort précieux. Nous avons donc créé un partenariat avec le Centre d'action bénévole et communautaire Saint-Laurent, le Centre ABC, un organisme qui a pignon sur rue en face du cégep. Grâce à la collaboration de cet organisme, nous avons pu organiser des rencontres où les jeunes parlent de culture, de langue, de mentalité avec les aînés. C'est une relation donnant-donnant, puisque les aînés ressentent moins de solitude et les étudiants voient ce que ça peut leur apporter de parler en français. Ça aide à déconstruire la vision qu'ils ont les uns des autres. Alors, il est évident que nous allons continuer de permettre ces échanges réels une fois que nous aurons retrouvé un peu de normalité. Les associations, les centres d'action bénévole et les autres organismes du quartier, de la ville ou de la région peuvent contribuer à rendre l'apprentissage plus authentique.

Avant l'arrêt des cours en présentiel, je faisais faire des rallyes dans le Vieux-Port ou dans le métro. Ça obligeait les étudiants à prendre de réels risques avec la langue française parce qu'ils devaient communiquer avec les

Qu'avez-vous expérimenté, en classe virtuelle, qui mérite qu'on s'y attarde?

JG: Une fois la surprise passée, en mars, je me suis attelée à trouver ce qu'il y aurait de mieux pour que l'apprentissage de la langue soit réel, que les étudiants voient à quel point maîtriser, ne serait-ce qu'un peu, la langue française changerait leur vie. Il fallait que je trouve le moyen de faire ça avec les possibilités offertes

Quels changements durables pour l'après ?



gens pour s'orienter, pour poser des questions. Maintenant que les étudiants sont confinés, l'activité de discussion avec les aînés prend un peu cette place. La pratique d'une langue ne peut pas se faire seulement dans les livres.

J'ai quand même créé des activités plus scolaires, mais pas moins ludiques. Avec l'appli Book Creator, j'ai demandé aux étudiants de créer un livre multimédia sur un sujet qui les intéresse. Ils peuvent insérer du texte, des capsules audios ou vidéos, des dessins ou des photos. Les étudiants se dépassent en créant leur livre.

L'appli Flipgrid permet de déposer des vidéos que les collègues peuvent commenter. J'ai beaucoup utilisé les *breakout rooms* de Zoom et les canaux collaboratifs de Teams pour amener les étudiants à dialoguer, à créer des œuvres inédites, à effectuer des remue-ménages sur diverses notions, à formuler des idées ou des arguments avant de les partager en grand groupe... Les étudiants peuvent y échanger de façon synchrone ou asynchrone. Il fallait que je trouve le moyen de faire en sorte que les étudiants se parlent. Je ne voulais pas qu'ils restent seuls à faire des activités ou des exercices, ce qui aurait pu accentuer encore plus les iniquités entre les étudiants.

Est-ce que je vais vraiment revenir au cégep quand tout ça sera terminé ? Est-ce que je vais continuer à vouloir enseigner dehors ? Je sais que je vais avoir envie de profiter de ce qu'il y a autour, à l'extérieur des murs. Je vais certainement continuer d'explorer la façon dont la langue peut s'incarner ailleurs que dans la classe. Il faut aller voir les gens qui parlent le français pour amener les étudiants à prendre la parole en français en toute confiance

Qu'allez-vous garder, pour vous, comme professeure, après ?

JG : Avec ma collègue Rachel Jobin, j'ai cocréé le cours en ligne *Plonger pour créer*. Étant donné la frénésie de la rentrée de l'automne, nous voulions nous rassurer mutuellement. Nous avons choisi de plonger ensemble dans l'inconnu de la session. Le soutien de ma collègue a été précieux pour créer le contenu, les activités d'apprentissage, les grilles d'évaluation. Nous concevons des activités qui suscitent des interactions, alors il faut faire la même chose, il faut se donner en exemple. Il est important de partager nos pratiques, de mettre sur pied différentes communautés de pratique.

D'ailleurs, c'est dans cet esprit qu'un groupe de professeurs de français langue seconde, qui enseignent à Marianopolis et à Vanier, a créé la chaîne YouTube *TaCTIC de prof*, grâce au soutien d'Entente Canada-Québec. Je me suis rendu compte à quel point nous étions démunis pour concevoir nos cours en ligne. Nous avions l'habitude de discuter dans nos bureaux ; mais là, nous étions confinés chacun chez nous alors que nous avions encore plus besoin des autres pour créer nos nouveaux cours en ligne parce que nous n'avions à peu près jamais fait ça. Il nous faudra continuer à construire des cours ensemble, en ligne ou non. Les plateformes de partage sont là : nous les connaissons maintenant. Elles ouvrent des portes à la collaboration entre collègues, au partage d'idées. C'est bien d'avoir quelqu'un qui nous pousse à justifier nos choix pédagogiques.

La pandémie a été le déclencheur, l'obligation que ça prenait. Nous nous plaignons, peut-être avec raison, mais peut-être pas tant que ça, que nous n'avons jamais de temps à consacrer au développement professionnel. C'est vrai que l'enseignement n'était pas comme avant, mais j'ai essayé d'aller chercher ce qui, justement, serait différent. Autant faire contre mauvaise fortune bon cœur : alors j'ai décidé de foncer et d'explorer pour aller chercher le meilleur.

Par exemple, j'ai suivi des formations offertes par la TELUQ, par Performa, par l'AQPC et par le PSI Office de Vanier à la fin de la session d'hiver 2020 et pendant l'été. En suivant ces formations à distance, j'ai rapidement compris que, dans ma vie d'étudiante, les moments où j'apprenais le plus, c'était quand je réexpliquais à mes amis. Comme une de mes collègues suivait les mêmes formations que moi, nous échangeons ensemble, nous remettons en question certaines notions, nous mettons nos apprentissages en perspective. Je comprends encore plus à quel point la mise sur pied des communautés de pratique est essentielle pour les professeurs. Pour moi, ce fut une prise de conscience : il faut que je donne un espace à mes étudiants pour qu'ils collaborent, qu'ils expliquent, qu'ils argumentent. Je les ai forcés à travailler en équipe avec les plateformes Zoom et Teams. Je voulais aussi qu'ils se fassent des amis. Je leur ai un peu tordu le bras pour qu'ils socialisent ! Je voulais mettre en place la motivation extrinsèque : je voulais qu'ils aient du plaisir à partager avec leurs amis et que ça leur donne envie de se brancher pour assister à mes cours. C'est important, je trouve, d'amener le dialogue, d'amener les étudiants à échanger. Et si c'est vrai pour les étudiants, c'est aussi vrai pour les professeurs !



Que constatez-vous sur vos étudiants ?

JG : Je trouve plaisant de les « espionner » sur le Web lorsqu'ils font leur travail d'équipe. En fait, c'est comme si je faisais le tour des équipes en classe. Je sais aussi qu'il y a des lieux de rencontre en parallèle de mon cours où les étudiants échangent entre eux, sans moi. S'ils peuvent avoir un espace où ils discutent ensemble, je ne le vois pas comme une menace; je trouve que c'est plus réel. Je sais que certains collègues s'en inquiètent, mais pas moi. C'est comme ça aussi au cégep : les étudiants peuvent très bien parler du cours sans moi à la cafétéria ou dans les corridors.

J'aime aussi regarder l'heure à laquelle les étudiants travaillent. Évidemment, s'ils envoient un travail à 2 h, je peux m'en inquiéter, mais, comme les évaluations sont très souvent asynchrones, ils choisissent l'heure à laquelle ils sont efficaces pour travailler. Je trouve ça presque sain. Cependant, je vais quand même leur poser quelques questions, à savoir s'ils dorment assez, par exemple. En fait, voir tout ça matérialise le processus d'apprentissage. C'est aussi génial pour le suivi d'un portfolio. Sur Teams, par exemple, nous pouvons consulter l'ensemble du travail effectué par les étudiants de façon asynchrone, à n'importe quelle heure.

Et puis, à distance, ce n'est pas nécessairement les mêmes étudiants qui se démarquent qu'en classe. Les étudiants gênés prennent peut-être plus de place en ligne. Ils s'expriment plus. En présentiel, ils auraient été assis dans le fond et n'auraient pas nécessairement parlé. Je n'ai pas de chiffres officiels là-dessus, mais c'est ce que j'ai ressenti pendant mes cours synchrones. L'enseignement en ligne me permet donc de connaître différemment mes étudiants et de juger autrement leurs différentes performances.

Enseigner et apprendre en ligne, c'est peut-être plus conforme à la conception universelle de l'apprentissage. Toutefois, quand arrive une difficulté, ça prend des proportions hors du commun. Je pense, notamment, aux étudiants en sport-études. Quand ils ont dû arrêter de pratiquer leur sport, ils ont été très démotivés. Cependant, j'ai été particulièrement impressionnée par la résilience de mes étudiants aux besoins particuliers. J'ai l'impression que ceux pour qui c'était facile d'apprendre ont peut-être eu plus de difficultés à s'adapter en ligne, mais ceux qui sont habitués à rencontrer des difficultés et qui ont développé des stratégies d'adaptabilité se gèrent peut-être mieux en ligne. Il y aurait quelque chose d'intéressant à explorer de ce côté-là.

Quelles observations faites-vous sur l'évaluation ?

JG : Je me pose toujours la question, que nous soyons à distance ou en présentiel : jusqu'à quel point, dans mon évaluation, l'iniquité a-t-elle un impact sur les étudiants ? Avant, je pouvais poser une question de repérage dans un texte; maintenant, je leur demande de lier ce repérage avec le même concept appliqué à leur propre vie. L'évaluation devient une façon de dialoguer avec le texte à l'étude. Les étudiants s'en plaignent un peu : « Madame, l'examen était difficile parce qu'il fallait penser ! » J'adore ! Ils ne remâchent pas ce que j'ai dit en classe. Ils développent leur esprit critique.

Corriger, du coup, devient beaucoup plus agréable parce qu'il n'y a aucune réponse pareille. Comme les étudiants doivent faire un lien avec leur vie personnelle ou professionnelle, c'est plus difficile de copier la vie d'autrui ! L'étudiant peut s'être inventé une vie, mais, au moins, il a écrit en français ! C'est important, pour moi, de créer un espace authentique pour s'exprimer en français, pour que ça soit applicable à leur vie, à leur situation.

Corriger des travaux faits en ligne est peut-être même plus agréable : comme ils peuvent aller chercher des ressources sur Internet, ça les amène plus loin, ça leur permet de développer encore plus leurs compétences. Les textes sont probablement un peu plus longs que d'habitude, mais les étudiants travaillent tellement fort !

Je ne m'inquiète pas pour le plagiat ou la tricherie parce que, quand nous parlons de plagiat, le problème, au fond, c'est la nature de l'évaluation, pas le plagiat lui-même. J'entends certains collègues se plaindre que les étudiants ont utilisé des outils sur le Web. J'ai envie de demander, alors : qu'est-ce que l'évaluation évalue ? Il faut que l'évaluation soit authentique. Dans la vraie vie, ils vont utiliser ces outils-là. La prépondérance de la tricherie ou l'angoisse créée par les professeurs à ce propos provoque des traumatismes d'évaluation. C'est comme si l'évaluation n'évaluait pas vraiment les apprentissages, mais la possibilité qu'ils aient triché ou non. Normal que ça fasse peur aux étudiants, alors !

Comme il a fallu repenser l'évaluation en temps de pandémie, on peut souhaiter que ça rejaillisse sur le présentiel pour que nous évaluions réellement les apprentissages, pour que nous fassions de la rétroaction efficace. J'ai eu beaucoup de plaisir à corriger : j'ai trouvé le moyen d'ajouter des liens Web, des fichiers,

Quels changements durables pour l'après ?



des capsules audios dans mes commentaires. Ça pousse l'étudiant à aller plus loin dans ses apprentissages.

Je crois que ce n'est pas un drame de créer des examens différents où nous demandons une réponse authentique et originale, plus créative. Ça permet réellement aux étudiants de montrer ce qu'ils ont appris tout en mettant des mots sur ce qu'ils sont, sur ce dont ils ont envie de parler. C'est ce que m'a montré l'évaluation à distance: qu'il faut donner une réelle parole aux étudiants.

Qu'est-ce que vous allez garder de tout ça quand on va retrouver un semblant de normalité ?

JG: Je vais envisager de garder des activités en présentiel et en ligne, de manière à aller chercher le meilleur des deux mondes.

Le côté humain est sans doute plus facile à développer en classe, même si j'y suis parvenue à distance au prix de beaucoup plus d'efforts. Alors, il faut qu'il y ait une plus-value à la présence en classe. Il faut que les gens aient envie de se déplacer pour venir à l'école. Il faut que ça soit un événement humain. Il va falloir réapprendre à apprendre avec l'autre, laisser tomber certaines barrières qui vont peut-être réapparaître au retour. Il y a un certain laisser-aller de nos étudiants (et de nous aussi!) qu'on va devoir resserrer! Collectivement, nous aurons à revoir nos stratégies d'organisation, nos routines d'apprentissage et d'enseignement ainsi que de gestion du temps...

Je crois aussi que je vais garder le suivi plus personnalisé que je peux faire en ligne, selon les activités que les étudiants ont faites. Je pense notamment aux activités que les étudiants consignent dans leur portfolio.

Qu'avez-vous expérimenté que vous allez laisser tomber ?

JG: J'ai trop morcelé l'évaluation pour que les étudiants aient quelque chose chaque semaine. En ligne, si l'évaluation vaut 1 % ou 15 %, l'étudiant peut y accorder autant d'attention. Normalement, nous aurions fait l'évaluation en classe en 1 h 30, mais, si je donne 24 heures, les étudiants mettent trop d'énergie pour quelque chose qui vaut seulement 1 %. Les 24 heures octroyées donnent trop d'importance à la tâche; il faut rétrécir le temps octroyé au même temps qu'on donnerait en classe. Ça va créer moins de stress de faire moins d'évaluation. Les étudiants ont le souci de bien faire et ils mettent trop de temps... D'autant plus qu'en morcelant ainsi, je suis toujours en train de corriger!

J'ai beau aimer ça, parfois je trouve que c'est beaucoup de correction pour peu d'apprentissages.

Que tirez-vous comme conclusion ?

JG: La pandémie, le confinement, l'enseignement à distance... tout ça nous pousse à nous demander ce qu'est enseigner, ce qu'est apprendre. Quel est l'essentiel de la discipline et des compétences à développer? Il ne s'agit pas de «passer le programme», parce qu'il est surtout question de faire de la qualité qui va rester plutôt que de la quantité qui va disparaître rapidement! Au fond, l'école, ça sert encore à amener les étudiants à être de meilleurs citoyens. Avec la COVID-19, tout s'est transformé. Il va falloir prendre le temps de réfléchir à ce que nous venons de vivre afin de garder les bons coups et de nous servir de nos moins bons coups pour parfaire notre pratique enseignante. Je ne pense pas que nous puissions revenir à ce que nous faisions avant, tel quel.

Comment pourrions-nous tirer le meilleur de tout ça? Faire en sorte que nos assises soient de plus en plus solides. Il nous faudra sérieusement regarder ce que nos étudiants ont appris et concevoir nos cours pour eux, pour leurs apprentissages. Tout ça se fait dans des situations authentiques, où la relation entre les humains, les professeurs comme les étudiants, est importante. Aucun contenu ne peut être enseigné ou appris s'il n'y a pas d'abord une relation significative qui s'est installée. C'est à ce prix que les iniquités seront adoucies. ♦

LE COMITÉ DE RÉDACTION ATTEND...

- ➡ vos propositions d'articles
- ➡ vos réactions aux textes publiés
- ➡ vos idées de sujets à aborder

PAR COURRIEL: revue@aqpc.qc.ca

Les textes soumis sont tous évalués par le comité de rédaction, qui peut demander aux auteurs de modifier leur texte en vue de sa publication. Consultez les normes de publication sur le site Internet de l'AQPC.

[\[aqpc.qc.ca\]](http://aqpc.qc.ca)